

ET 7 EUROS POUR LE GARDIEN

de Jean-Loïc Tournié

Samedi 15h54

J'étais à l'heure au rendez-vous. « Soit là à seize heures. Seize heures précises », qu'elle me dit au premier coup de fil, sans ajouter un seul mot. Donc ça voulait dire pas un brin de retard, sinon c'était fini avant d'avoir commencé. Métro Brochant. À la sortie principale. Je connais alors je ne m'inquiète pas. Enfin pas pour ça. J'y serai à 15h55 parce qu'elle pourrait simplement ne pas se pointer et tout serait réglé. Et si elle ne vient vraiment pas ?

Mais elle était là quand j'arrivais, moi et mes cinq minutes d'avance. Donc elle était là avant moi. « J'ai toujours peur d'être en retard, qu'elle me balance alors, c'est maléfique chez moi ». Tant mieux, tant mieux. Et c'est pas parce que je pensais qu'elle voulait être sûre, elle aussi, de ne pas me rater que je dois m'inquiéter. Pas grave. Elle est là, toute mignonne dans sa jolie robe rouge.

C'est ma mère qui me l'avait présentée. Une démarche assez noble non ? Non ?! Non. Définitivement non. Pour ce coup-là, il n'y aura jamais de « Oh, merci môman ! ». Jamais.

Ma mère est professeur de chant lyrique un peu partout dans le monde depuis trop d'années. Elle doit être aussi un peu psy je pense. Et la mère côté psy m'a chopé un beau jour en plein dîner et m'a dit qu'elle voulait, pour mon bien, que je connaisse un peu tout ; qu'à vingt ans, on ne doit pas déguster mais bouffer la vie. Je devais m'y employer le plus tôt possible selon elle et ce, dans un domaine aussi particulier que déterminant pour mon avenir. Soit. Je n'ai pas eu à réfléchir très longtemps, d'instinct ça me paraissait être une bonne idée.

En plus, je pense qu'à ce moment précis je n'avais absolument pas compris tout ce que cela pouvait impliquer comme changements dans ma petite vie. Mais j'ai donc décidé de m'en tenir à son programme, on ne peut plus bienfaisant à mon égard. Après tout, c'était recommandé par maman et maman m'aime non ?

Aurore était une de ses élèves et, toujours selon ma mère, elle était parfaite pour mon éducation de la vie, en général, et des relations amoureuses en particulier. Je ne peux pas dire qu'à l'époque de cette discussion avec mon instance parentale suprême je me voyais déjà dans les bras d'un ange, mais j'étais réellement gonflé d'envie.

Malheureusement, même si l'on peut trouver du bon un peu partout en cherchant bien, et ce y compris là où l'on est sûr du contraire, je sentis en un coup d'œil qu'Aurore et moi, on ne jouait pas dans la même cour. Sûrement depuis notre plus jeune âge d'ailleurs. Ça se sent ces trucs-là.

Il faut savoir aussi qu'elle ne s'arrête jamais. Toujours à courir à droite à gauche, « Un jour je chante, un autre je joue, et puis je sors beaucoup aussi parce qu'il faut rencontrer du monde, c'est important tu vois, donc ma vie elle est pas simple ». Et forcément, ça impressionne une fille qui fait autant de trucs. C'est pour ça qu'elle est hystérique, ou l'inverse. Peu importe. Elle me dit qu'elle cherche une réplique pour une scène, un casting à Strasbourg je crois, avec hôtel et train payés : un plan en or pour un casting de merde. Juré, je ne vois rien venir. Elle est comédienne selon elle, amateur encore, toujours de son propre point de vue, mais ma mère me dit qu'elle tend vers le professionnalisme. Moi, je trouve que ça ne veut rien dire. Moi je me sentais simplement comédien, fait pour ça depuis tout petit, avec plein de signes qui m'ont plus ou moins montré ma voie, hein maman ? Et ma mère me croyait comédien, pour d'autres raisons sans doute, mais j'étais un comédien. Je le devais, c'est tout. Je crois. Non, je sais. Si, je sais, c'est obligé. Je pouvais donc, selon ma mère et moi réunis, être une réplique. Une sacrée bonne réplique. Ou déjà une bonne réplique. Juste, simplement. Oui, voilà. Une réplique juste. Ça, je peux. Mais pas juste une réplique.

On devait se la donner tout de suite d'après elle. Je veux parler de la réplique. Moi, j'avais très soif ; j'étais timide et mal assuré, donc j'avais réellement très soif. J'ai un peu insisté là-dessus, et elle a eu l'air de me comprendre puisqu'on est assez rapidement parti prendre, elle un café, « C'est étrange je bois que ça. Je suis un peu bizarre ouais je sais », et moi une bière. Dans le même endroit en plus. L'un en face de l'autre. J'étais fou. Mon excitation a duré douze secondes. Car j'eus le plus fatalement du monde droit à une bête phrase assassine, la première d'une longue série, dans le genre de : « Il est pas un peu trop tôt pour commencer à picoler ? ». Et si j'avais cette répartie dont je rêve, j'aurais répondu avec un très large sourire : « Excuse moi de t'apprendre la vie, pouffiasse, mais sache que je ne picole pas, moi : je déguste, je savoure, je fais d'abord couler dans ma gorge puis fondre dans ma trachée ce délicieux breuvage, en y décelant chaque nuance de goût que les dieux eux-mêmes n'ont jamais pu totalement saisir. Alors siffle ta pourriture de café et venons-en directement au texte. » Mais en parlant d'une ridicule Kronenbourg, ça me paraissait chargé. Alors j'ai juste répondu que, oui, c'était naze, qu'elle avait raison. Et puis j'ai ramené ma bière et j'ai pris un verre d'eau.

En revenant à la table, je me sentais misérable ; son regard m'y invitait d'ailleurs. Ma trop grande paranoïa mêlée à ces yeux démoniaques, je manquai de me pisser dessus. « Bah t'es con, fallait demander autre chose ! », qu'elle me gueule au moment où je me rassois, les mains trempées de sueur et la tête quasiment rentrée dans les épaules. « Non non ça va, ça me dérange pas, je préfère l'eau en fait. » Mais tais-toi, tais-toi pour de bon. Rentre dans le sol. Tu ne peux pas. Parle lui d'autre chose. Et comment elle va, et pourquoi t'es là, ce genre de trucs. La réplique, parle lui de la réplique. Tu dois te concentrer uniquement là-dessus et surtout sur rien d'autre. Très important ça.

Et j'ai essayé.

Ça n'a pas duré longtemps. Et pour une raison très simple : elle me plaisait. Beaucoup trop. Elle le sentait et commençait déjà à en jouer. Je pensais ne pas m'en rendre compte, mais avec un tout petit peu de recul, je savais dès ce moment qu'elle en abuserait. J'étais néanmoins incapable, physiquement j'entends, de partir ou de simplement réagir devant cet état de fait.

On a par la suite réussi à zapper tout ce petit bordel d'alcoolisme vraiment pas assumé, et on en est venu directement à la scène. La si fameuse réplique que j'angoissais déjà d'incarner. Ah il est beau le comédien-né !

On a parlé uniquement de ça pendant une trentaine de minutes et je me sentais bien. J'avais presque oublié mon angoisse. J'arrivais même à répondre quelques mots qui, mis bouts à bouts, me paraissaient être suffisamment pertinents pour ne pas trop la décevoir. Mais je dis 'presque'. Car au moment où je réalisai cela, une nouvelle montée d'angoisse, et de nouveau le sentiment que je ne sers à rien. Au lieu d'une discussion, c'était redevenu un monologue. Elle parlait et je tentais de répondre. À peine. Une ou deux phrases à présent, pas plus de trois mots. Une rafale de « Mais bien sûr », une autre de « Mais oui je comprends bien » plus loin, et c'était de nouveau la panique dans ma petite tête. Elle savait exactement ce qu'elle voulait, et moi je ne savais pas ce que je devais faire. Encore un décalage.

Quand on s'est quitté ce jour-là, j'avais vraiment un goût amer dans la bouche, surtout que notre première séparation n'a pas été des plus chaleureuses. Pour dire, elle m'a serré la main.

Mardi 18h02

Ce goût ne m'a quitté que trois jours plus tard quand on s'est revus, dans les mêmes circonstances. Le goût est parti mais l'angoisse est revenue. Ou plutôt, elle est remontée. Refoulée par mes soins, dissimulée à mes proches sans trop de mal, et donc inconsciemment à moi aussi je pense. Mais avec Aurore juste en face, dans un café bien plus lugubre que le

premier, je ne pouvais plus me mentir. Et je ne sentais plus mes jambes au moment de m'asseoir.

Elle avait l'air très énervée mais je ne demandais pas pourquoi. Je crois que je préférais ne pas savoir. Ç'aurait très bien pu être à cause de moi. J'en étais d'ailleurs convaincu. Elle commence alors à me dire qu'elle est juste très fatiguée, que ce n'est pas très grave. À partir de là, je ne m'inquiète plus trop. Mais elle enchaîne en me racontant qu'elle prend des médicaments depuis quelques mois et que ça la fout en l'air au lieu de la soigner et que, dans les grandes lignes, sa vie la fait chier. Je ne réponds rien. Non mais qu'est-ce qu'on peut répondre à ce genre de défouloir ? Donc, un petit moment et un gros silence pesant plus tard, j'acquiesce, simplement, en essayant de ne pas aller pour autant dans son sens. Je ne veux surtout pas qu'elle croit que je pense cela d'elle.

Je ne m'en sors pas très bien et je suis sûr qu'elle le remarque car elle s'arrête subitement de parler à mon troisième hochement de tête, placé après deux très mauvais « Bien sûr ». Et elle ne dit plus rien. Elle regarde à droite, à gauche, avec un air de « Mais qu'est-ce que je fous là ? ». Moi, la pression qui déchire mes tempes et ce cœur qui ne veut pas cesser de battre, j'essaie maladroitement de me rattraper à coups de : « Ah ça doit pas être facile », « Oh mais avec tout ce que tu fais », et encore deux ou trois autres comme ça, vides de sens au plus haut point. Des phrases creuses que je sais comme telles et que pourtant je balance quand même. Elle ne dit rien. Mais bien entendu, pour moi, elle se dit que je ne la comprends pas, que je ne la comprendrai sans doute jamais, qu'elle est en train de se livrer et que je n'arrive pas à recevoir. Que je passe à côté. J'ai tellement de mal à m'empêcher de dire quelque chose d'inconvenant qu'à la fin, seul un lourd et triste silence règne à notre table. Je ne brise la glace qu'en lui annonçant que je dois aller aux toilettes. « Encore un bon mot de poète », me dis-je au moment de me lever.

Je titube entre les tables alors que sobre et finis par m'agripper en catastrophe au comptoir, comme si j'étais perché sur des foutus patins à roulettes. Rien de plus à faire que de traverser cette horrible salle mais bien entendu, si je m'accoude au bar, je manque de m'écrouler par terre. Je voulais une fois de plus rester le plus discret possible et c'est le contraire qui s'est produit, sans aucun des effets positifs que peuvent créer ce genre de situation si on assure derrière : le clin d'œil ou la bonne phrase, l'assurance du geste facile. Peu importe. Moi je n'ai rien alors je ne trouve rien de mieux à faire que de virer au rouge tomate pour demander, encore chancelant et avec une voix tremblante, où sont les toilettes. C'est alors que la patronne, les yeux baissés sur mon entrejambe, éclate d'un rire gras bientôt en écho dans tout le café, puis hurle à qui veut que, oui, c'est clair, vue la tâche sur mon futsal, je ferais bien d'y courir, là tout au fond à gauche, et de surtout bien penser à m'essuyer. Et encore une fois des rires, et encore une fois moi qui ne répond pas par autre chose qu'une tête baissée et des pieds qui avancent vers l'endroit où on leur a dit de se rendre.

Je n'ose scruter l'assistance et m'assurer que, non, bien sûr que non, Aurore n'a pas raté une seule miette du triste spectacle que je viens bien malgré moi de donner. Je me dis alors que je suis un mauvais comédien de la vie. Je ne saisis pas les moments.

Je mets longtemps à sortir des toilettes ce qui, j'en suis certain, doit alimenter les conversations de la salle entière, tapie derrière cette porte, à l'affût de ma sortie et prête à rire de nouveau de mon inadaptation sociale beaucoup trop transparente. Ils ne m'aiment pas et me jugent, en ce moment même. Je n'y retourne pas. Mais si, tu y retournes. Tu ne vas pas rester dans ces toilettes sordides pendant une heure ou plus. Et Aurore ? Merde. Elle a dû partir. C'est sûr, elle n'est plus là. Ah bravo, t'as encore tout gâché. Déjà qu'elle tirait une tronche de dix pieds de long, si elle ne s'est pas barrée, c'est qu'elle s'est endormie, ou évanouie. Bon, sors maintenant ! Après tu prends tes affaires, tu ne regardes personne ; s'ils rient tu les ignores, t'as l'habitude, et tu cours dehors en renversant tout ce qui se trouve à portée de tes mains. Non, ça tu n'oseras pas. Mais alors fais au moins le reste. Pousse la porte allez. Mais pousse !

Ah ben merde, elle est encore là. Et elle sourit. Elle me regarde et elle sourit. Elle me sourit. À moi. Bon, avance vers elle maintenant. Voilà, un pied devant l'autre, connement. Lève la tête, tu traverses tout et tu t'assois. Bien. Ça, c'est fait. Là, tu attends. T'es en face d'une étoile donc attends, ça va briller.

Ensuite, très rapidement et sans même m'en rendre compte, j'ai dit je ne sais plus quelle connerie, elle a rigolé, et on s'est naturellement remis à discuter. Le plus simplement du monde. Mais pas vraiment de la pièce. Comme elle avait miraculeusement senti que je n'étais pas à l'aise en société mais que, étrangement, je voulais devenir comédien, on a commencé à s'interroger sur le paradoxe en question. Et puis on en est rapidement venu à ses angoisses à elle.

Ça lui faisait du bien donc je l'ai beaucoup laissée en parler. Et si mes propres angoisses avaient refait surface, je me serais dit qu'on était reparti pour un monologue où ma présence, par définition, n'était pas requise, ou du moins pas essentielle. Mais pas là. Là, je l'écoutais et j'étais quand même utile. Ça m'a paru durer des heures. C'était absolument fabuleux. Je n'avais plus de nœud dans le ventre et je ne réfléchissais même plus à ce que je devais dire, ça venait quasiment tout seul. Je voyais cela comme de l'improvisation pure et simple, comme jamais je n'avais été foutu d'en faire, même si en fin de compte je n'ai pas dit grand chose.

Elle m'a parlé de ses premiers boutons, de l'horrible cartable rose que ses parents l'avaient forcé non seulement à porter mais à garder jusqu'en sixième, de Greg Latrey qui a essayé de lui toucher les seins pendant sa première colo mais elle voulait pas alors il a été un peu agressif et donc elle est jamais complètement à l'aise avec un garçon, à cause de ça elle pense. Et moi je ne réponds rien. Je hoche la tête, un petit sourire compatissant, et elle parle encore et encore et j'écoute et j'écoute, et je me dis que ça vaut le coup parce que je suis utile et que je lui fais du bien. Et sans rien faire en plus. Ou presque.

Mais les voix reviennent, d'un seul coup.

Je me suis remis à penser pendant qu'elle évacuait son malaise, et une fois de plus elle a dû s'en rendre compte parce qu'elle a subitement arrêté de parler, en pleine phrase donc, ça c'est déjà pas normal, et puis elle a hurlé un bref moment, juste avant de me demander de la raccompagner chez elle. « Ça c'est un peu étrange », me suis-je dit. Le café nous connaissait déjà suite à mes frasques de pisse sur pantalon donc, à la limite, un cri ça paraissait normal, ou du moins ça ne choquait personne. On est sorti sans vraiment marquer l'assistance. Aucune réactions, pas le moindre signe de tête, je ne parle même pas de mots : nous formions le parfait couple invisible, comme il en existe tant. Mais ma parano de retour me faisait lire dans les yeux des clients : « Si si chéri c'est bon, regarde, ils s'en vont », « Non on ne les reverra pas, ne t'inquiète pas pour ça. Je connais bien Jojo, il les laissera plus rentrer ». Pas grave. L'instinct que je commençais enfin à suivre me poussait vers la sortie, Aurore sous le bras gauche. Oui, c'est ça, le gauche. Je m'en souviens très bien, je n'en revenais pas d'avoir osé ça.

Je l'ai raccompagnée en bas de chez elle sans que nous échangions le moindre chuchotement. Et puis, après un regard magique et un doigt délicatement posé sur mes lèvres, -nous savions tous les deux que j'allais dire une connerie-, elle a fait un code que je n'ai pas réussi à retenir et elle a disparu. Je n'ai dès lors plus jamais cessé de penser à elle.

Son cri est resté en moi tout le trajet du retour. De l'instant où je l'ai perdue des yeux jusqu'à ce que je pousse ma porte. Ce long trajet sous la pluie. À pieds et sous la pluie. Je cherchais tout un tas de raisons, aucune valables. À pieds et sous la pluie. Bien sûr. Forcément. Les mains dans les poches aussi et puis hop !, on tape dans une pierre en sifflant un air pourri qu'on est forcé d'inventer parce que dans ces cas-là, rien ne vient jamais. Encore un grand mystère du désarroi humain. On se balade et on déprime gentiment sur ce qui ne marche pas comme on veut. Tout ce qui ne marche pas exactement comme on veut.

La nuit est bien plus propice aux réflexions torturées que la journée. Pas même un temps bien pourri de jour ne peut rivaliser avec la pénombre. Cette ville est magique pour ça. Ses trottoirs

immenses et stylés, ses bruits plus ou moins suspects à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, son architecture. J'ai toujours eu tendance à croire que l'obscurité et le ruissellement des gouttes sur les trottoirs parisiens amenaient, par nature, un contexte chevaleresque, ou un temps soit peu romantique; qu'on ne pouvait rien y faire, spécialement dans les moments de déprime amoureuse, et que se priver de ces instants de mélancolie à la fois douce et magique était stupide. Bizarrement je ne le crois plus. Et je me trouve même très con d'être une fois de plus tombé dans le grossier piège de l'amoureux transi, complètement à côté de la plaque parce que mal dans ses pompes et qui, par dépit plus que par passion, se nourrit de tous les stéréotypes ambiants, tout ça parce qu'il n'arrive pas à assumer son identité. Stérile tout ça. Je marchais en faisant flic-floc. J'avancais rapidement, l'eau qui coulait sur mes tempes et le regard perdu dans les reflets des phares de bagnoles qui déambulaient sans fin sur la route pleine de petits points blancs. Merde, de la grêle. Qui fait mal en plus. Et elle, elle a crié. Ça aussi ça fait mal. Après, plus rien. Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-elle hurlé comme ça ? Elle s'est peut-être pété la voix d'ailleurs, et c'est pour ça qu'elle n'a plus rien dit. Bien sûr que non. Mais le doigt tendre sur la bouche, le regard tout mielleux, c'était quoi ? Des signes. Des signaux à capter même. Ben tiens, tu rêves. Elle voulait que tu te taises et que tu partes. Et t'as rien dit avant de partir. Et maintenant tu ne sais plus du tout ce que tu penses. Alors ouvre cette foutue porte et rentre chez toi.

Mercredi 13h24

J'ai voulu l'appeler dès que j'ai ouvert les yeux. M'excuser pour tout un tas de trucs et puis, tenter de la revoir surtout, le plus rapidement possible. J'avais vraiment mal dormi et j'essayais, en me frottant les yeux, de me rappeler quelques bribes des mauvais rêves qui encombraient peut-être encore ma tête. Sans succès. Allez, va pisser maintenant, la journée commence toujours après.

Je l'appelle. Non. Si. Mais non, aujourd'hui je n'y pense pas. Bien sûr. Ça ne doit pas faire cinq minutes que tu es relativement éveillé, et même en pissant tu n'as pas pensé à autre chose. Enfin qu'à ça. Qu'à elle. Ou plutôt à tout ce merdier. Il va falloir agir raisonnablement. Dorénavant, arrêter de faire dans le romantisme primaire du mal-aimé qui se complet dans un bordel qui n'existe pas. Bon. Et j'ai quoi à faire aujourd'hui ? Un peu de bricolage, c'est vrai. Saloperie d'appartement payé par maman, j'en verrai jamais la fin. Mais arrête de te plaindre pour n'importe quoi comme ça ! Déjà tu vas réussir à quitter le domicile familial, ce qui était encore inespéré il n'y a pas six mois. Mais je n'ai vraiment pas envie d'aller bricoler là-bas. Ou alors juste un peu, pour déculpabiliser. Et comme je ne vais pas y passer la journée entière, je vais avoir beaucoup de temps pour me prendre la tête.

Et donc une nouvelle théorie, intéressante le temps de la dire : tous les gens qui se prennent trop la tête ont forcément beaucoup de temps à y perdre. Un temps précieux, j'en suis sûr. Et sûrement un temps que j'observerai avec amertume et regrets, quand je me retournerai dessus d'ici quelques années, et que tout ce vide me sautera pour de bon en pleine figure.

En attendant la bombe, je me recouchais jusqu'à l'après-midi. La souffrance du cœur n'est vraiment pas constructive quand on l'aborde en victime. J'étais encore fatigué, autant en profiter. « Et puis ça fera couler les heures », me dis-je enfin avant de retourner à mes sombres tourments, inconscients en rêve, et donc bien plus supportables à mes yeux. Je ne me souvenais toujours pas de ceux qui venaient de me traverser pendant la nuit d'ailleurs.

Je me levai pour de bon aux alentours de dix-sept heures, avec la mine et les pensées de celui qui a trop dormi sans réellement en avoir besoin. Après un effort surhumain, je me retrouve debout et décide dans la foulée, en connectant très lentement les deux plus grosses parties de mon cerveau, de retourner pisser. Le mouvement par le besoin. Exactement ce qu'il me fallait. Mais j'ai dû mal m'y prendre car, penché au-dessus de la cuvette, je me rends compte

que je suis entrain de balancer mon urine sur le couvercle que j'ai volontairement omis de relever. Comme ça. Une envie bête parmi d'autres. Mais qui n'affecte que ma triste personne. Bien évidemment je m'en fiche partout mais je suis étrangement fier de moi.

Passons. Ça commence à beaucoup tourner autour de l'urine cette histoire. Probablement un rapport avec ma queue et ma libido si fade qu'un rocher en ferait un objet de désir. Ou alors c'est que je suis particulièrement con au réveil. Arrête. Même tout seul, t'es insupportable. Fais quelque chose. N'importe quoi mais trouve un truc à faire.

Je ne trouve rien. Rien de rien. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Maintenant tu ne penses qu'à te recoucher. Allez, c'est ça, fais couler de l'eau, très bien, et balance t'en en pleine figure. Voilà. Là, tu ne veux plus dormir. Si, un peu, mais tu sais pertinemment que c'est juste pour ne plus penser à elle.

Après un rapide débarbouillage, je m'habillais puis dévalais les escaliers en trombe, avant de tomber sur le regard légitimement inquisiteur de ma psy de mère qui, sans un mot, réussit à me faire comprendre que je n'arriverai à rien dans la vie en me levant en fin d'après-midi. J'ai même compris, même si je suis sûr que c'est encore mon imbécile à l'intérieur qui trouve ce qu'il ne veut surtout pas trouver dans les yeux des autres, que les moments de déprime amoureuse sont légions dans la vie et que, et bien, autant s'y faire le plus rapidement possible. Car ma mère a pas mal souffert. Elle, elle doit être blindée. Ne serait-ce qu'à cause de mon très supposé paternel. Je pourrais peut-être lui en parler ; elle me connaît dans les grandes lignes et, pour aller à l'essentiel, elle connaît Aurore. Donc ça pourrait m'éclairer sur pas mal de points très obscurs et, il faut bien que j'en convienne, très angoissants. Stop ! Tu débloques complètement. Ne va surtout pas fayoter tout ça à ta mère, je te rappelle que c'est elle qui te l'a présentée. Alors tu te débrouilles. Et tu trouves pour de bon de quoi t'occuper concrètement l'esprit. En bricolant par exemple. Ça devrait atténuer la douleur.

Tu files en face et tu construis de tes mains de manchot ton futur nid douillet. Et pour ce qui concerne les sombres pensées et Aurore : pas aujourd'hui.

Et puis tu l'appelleras demain. Elle va sûrement t'appeler de toute façon. Vous vous êtes échangé vos numéros par l'intermédiaire de maman, c'est pas pour rien. Non mais c'est pas possible. Deux secondes de divagations et tu recommences. Pourquoi ferait-elle une chose pareille après l'épisode d'hier ? Tu penses que tu te prends la tête comme ça parce qu'elle ne sait pas comment te dire qu'elle est folle de toi, c'est ça ? Ben non. Sûrement pas. Alors dorénavant et jusqu'à nouvel ordre, tu penses ponceuse, vis, scie et double-décimètre.

Vingt-minutes que j'y étais et je n'avais pas arrêté une seule seconde de penser à tout ce bordel. Mon gâchis. Quelque part, je savais que c'était de ma faute ; que mes nombreuses envies inassouvies depuis bien trop longtemps me faisaient perdre la tête. Et j'étais donc convaincu que c'était cela qui m'avait rendu à la fois nerveux et complexé, un inadapté social de plus, incapable de plaire un temps soit peu. À qui que ce soit d'ailleurs, et pas seulement au supposé amour de ma vie, rencontré quatre jours plus tôt ne l'oublions pas.

En réalisant ça, je me dis que je n'ai pas fini de me torturer l'esprit, et pour pas grand-chose finalement.

Je tapais sur des murs et j'y pensais. Je ponçais mon plafond et j'y pensais. Et quand je manquais de me couper l'avant-bras en sciant une planche qui ne m'avait rien fait, et bien j'y pensais toujours. Surtout quand je marchais sans rien faire, bêtement, d'un bout à l'autre de mon appartement, j'y pensais comme un fou. Pas d'échappatoires. Aucunes issues physiques ou mentales. Des couloirs de prise de tête, c'est tout ce que j'avais.

Je me décidais alors à trouver un truc positif auquel me raccrocher, n'importe quoi. Mais j'avais beau me creuser, rien ne me venait. Ça a duré un moment comme ça, allant jusqu'à me reprocher d'être un pauvre con de petit bourgeois qui se plaint pour rien et qui ne prend jamais la responsabilité de ses actes, ce qui n'est pas totalement faux sans même y regarder de plus près. Même doté d'une concentration des plus admirables, aucunes pensées agréables ne me permettaient à ce moment de voir la vie du bon côté. Quel côté ? Le bon. Oui, voilà,

envole-toi c'est ça, tu vas bien finir par le trouver. Dommage que tu ne supportes pas la drogue. Bon, prends du recul. Tu n'y arrives toujours pas, d'accord, on va essayer autre chose. L'ultime et plus qu'évidente résignation de la journée : tu prends un téléphone. Oui. La meilleure idée de la journée. Tu le savais depuis le début et pourtant tu t'es quand même mis consciemment des bâtons dans la jambe. Et aussi, très accessoirement, un bout de scie dans l'avant-bras. Tiens, ça ne saigne plus d'ailleurs.

Son numéro ! Bon dieu, qu'est-ce que j'ai foutu de son numéro ?! Elle me l'a donné au moins ? Mais non. Pas elle, ta mère. Ta mère te l'a filé. Et le voilà. Bon. De l'assurance maintenant. Ce coup-là tu ne lâches rien. Sois à peine aimable, il paraît qu'elles adorent ça. Donc c'est clair, tu peux franchir les limites de la connerie sans aucuns problèmes. 'Il paraît ?' Et selon qui, pauvre tâche ?! Tu n'as que deux ou trois amis pas très renseignés sur les choses de la vie, pas de télé ni de radio, alors je ne vois pas bien comment tu pourrais avoir entendu parler de la moindre rumeur de ce genre, et encore moins comment tu pourrais t'y fier.

Je sortais de ma torpeur 'prise de tête' habituelle en réalisant que le téléphone sonnait. Comme par hasard. Tu penses téléphone, le téléphone se met instantanément à sonner. Bien sûr. Alors quitte à croire aux petits signes à la con qu'envoie de temps en temps et très arbitrairement la vie, je me dis que ça ne peut être qu'elle. Cette sonnerie n'aurait pas de sens sinon. Évidemment, je me décidais à hurler telle une Aurore dans un café en voyant apparaître sur ce misérable bout de plastique un tout petit 'Maman' qui clignotait à répétition forcée, comme pour mieux percer encore mes yeux déjà trempés de colère. Je décroche quand même. S'ensuivent des « oui », « non », « mouais », « d'accord » pas très excitants. En même temps, tu communique avec ta mère. Je raccroche. Quasi instantanément, ça se remet à sonner. Un numéro clignote mais je ne le connais pas. Alors pendant que cette horrible sonnerie résonne dans mon appartement encore vide, je le compare au bout de papier froissé que ma mère m'a donné : les mêmes. Pas de panique. Prépare-toi à répondre intelligemment. Non, ne te prépare pas, improvise. Non. Si. Allez! De toute façon tu viens juste d'appuyer sur le bouton pour décrocher alors parle.

La conversation qui s'ensuivit, si c'en était réellement une vu qu'une fois encore je n'ai fait qu'écouter, n'a pas duré une minute. Tout ce que je pouvais en tirer, c'était qu'il fallait qu'on répète vite et bien. Rien sur moi : mon charme, inexistant, mon charisme, transparent, ou encore ma beauté d'éternel adolescent, attardé. Elle a convenu, plus ou moins avec mon accord, d'un rendez-vous deux heures plus tard, « Mais non Aurore je serai pas en retard », dans un bar proche de chez elle. Proche de chez elle. J'ai beaucoup pensé à ça. On ne sera pas très loin de son appartement et elle l'a choisi. Je n'y suis pour rien, c'est elle qui a tout décidé. « Il faut se raccrocher à quelque chose », me répétais-je sans cesse, et même si ce n'était pas très glorieux, je n'avais en l'occurrence que cela.

En très peu de temps, j'avais réussi à me convaincre que c'était voulu. Bien évidemment. Enfin, voyons, tu penses que vous allez répéter où, dans la rue ? Non non : vous allez louer une salle. Une grande et belle salle, rien que pour vous. Ou alors mieux : elle va te faire une surprise. C'est même pour ça qu'elle ne t'a pas laissé en placer une au téléphone, il n'aurait surtout pas fallu que tu te doutes de quoi que ce soit, encore moins que tu compromettes son parfait stratagème. Elle va te préparer une petite bouffe chez elle, c'est bien pour ça que vous vous retrouvez à peu près à l'heure du dîner. Vous allez bosser tranquillement et puis, d'un coup, elle ne va plus rien dire. Elle va juste te regarder calmement et attendre. Attendre que tu l'embrasses et que tu prennes enfin les choses en main et puis après, oh oui après.

Et après rien du tout.

Il faudrait vraiment que tu imprimes une bonne fois pour toutes qu'elle t'a choisi en tant que comédien, et sûrement pas comme petit ami potentiel. Encore que même sur le statut de comédien, j'é mets un léger doute. Sans oublier qu'elle ne t'a pas du tout choisi, tu as été pistonné par ta maman. Donc maintenant tu lâches la vapeur, tu décompresses sereinement pendant une heure, et tu essayes d'y aller apaisé. Complètement apaisé.

Et je stresse. Bon. Je vais faire quoi pendant une heure ? Je ne vais quand même pas la passer en regardant la télé ? De toute façon je n'ai pas le temps et encore moins les moyens d'aller m'en payer une. Je suis à l'envers. Je fais quoi je fais quoi je fais quoi. Je pourrais m'habiller. Un peu mieux j'entends. Ce sera toujours dix minutes de grillées.

Voilà. Un bon début. Je pense que ça ira. Je me sens à l'aise, confiant mais pas trop. Tout propre, je n'irai pas jusqu'à dire tout beau. Ah tu ne commences pas ! Tu dois être le plus serein possible, zen. Si c'est tout ce que tu peux mettre comme chances de ton côté, autant annuler dès maintenant. De ton courage dépendra ton assurance. Et de ton assurance dépendra le bon déroulement de cette soirée. Tu ne te poses plus de questions débiles et tu fonces tête baissée. Évite les murs quand même et pense aussi à ---. Chut.

Mercredi 20h32

J'étais en retard au rendez-vous. Mais elle aussi. Ce qui a complètement coulé mon plan, à savoir la faire poireauter, me faire désirer, et d'emblée apparaître sans mal en position de force, dans le but dorénavant affirmé de mener de front une ou plusieurs conversations raffinées. Et j'ai encore échoué. Et je me sens encore tout petit en face d'elle. Elle qui tire la gueule d'ailleurs. Pourquoi elle tire la gueule ? Et pourquoi elle me fixe comme ça, en avançant vers moi ? Je n'arrive pas à faire ça. Je n'ai jamais réussi. Moi, que j'arrive quelque part ou que j'attende quelqu'un, je baisse la tête et je mate mes pompes. Je déteste le moment où, les yeux rivés sur mes pieds, je sens le poids ne serait-ce que d'un regard dirigé contre moi. Et bizarrement, quand elle me fixe comme ça, j'ai mal. Physiquement. C'est tout juste si je ne sens pas des rayons lasers sortant de ses yeux pour venir percer mon cuir salement chevelu.

Tu peux relever la tête maintenant, elle est juste en face. Et à force, elle pourrait trouver cela douteux un type qui scotche le trottoir. Je me rends d'ailleurs compte qu'elle n'a pas encore ouvert la bouche, et donc pas répondu à mon triste : « Salut, tu vas bien ? ». Il faut dire qu'avec la tête qu'elle tire, je n'ai pas encore été très psychologue en choisissant une question où la réponse est sous mon nez. J'aurais tout aussi bien pu lui demander de quelle couleur était son pull. Ou au moins la regarder directement dans les yeux quand je me suis adressé à elle.

Mais elle. Elle va pas pleurer quand même ? Si. Avec une tête pareille, et elle n'a toujours pas dit un mot. Si, elle va se mettre à pleurer. N'étant pas complètement sûr, j'ai fait l'erreur si prévisible pourtant : je lui ai demandé. Je la fixais avec une petite moue compatissante et puis, je ne sais vraiment pas pourquoi, je me suis piégé tout seul : « Heu, tu vas pas chialer hein ? », davantage parce que ce genre de situation me met réellement très mal à l'aise que par pure compassion. Mais la boulette à peine sortie de ma bouche, je savais que j'avais encore balancé une connerie plus grosse que moi. Et, par conséquent, un torrent de jolies petites larmes se mit à couler le long de ses joues. Bravo, tu peux être fier de toi, tu as encore assuré dans l'instant. D'instinct, je l'ai prise dans mes bras et l'ai serrée le plus fort possible. Elle s'est complètement laissée faire. Ou plutôt, elle n'a pas essayé de se dégager. Et je n'ai pas beaucoup de force. Mais me revoilà, aussi con que d'habitude, qui commence à penser que ce n'est pas bien ce que je suis en train de faire. Pas bien du tout. Je profite non, j'abuse d'une situation tragique. Alors, avec une audace que je ne me connaissais pas, je la repousse.

À ce moment précis, j'ai réellement cru que mon cœur allait cesser de battre. Je la tenais par les bras, nos corps séparés d'environ une vingtaine de centimètres, et elle, elle me fixait droit dans les yeux. Des yeux remplis de larmes, un visage d'enfant et les joues trempées. J'ai littéralement fondu, et je suis resté bloqué comme ça pendant de longues et magnifiques secondes. Allez, resserres-la contre toi maintenant, c'est le bon moment, vas-y.

Mais un « On va discuter dans le bar, j'ai un peu froid ? », plus tard, je passe à côté. Et merde. Toujours pas assez vif. Vraiment, tu ne saisis pas les moments. Ou alors pas les bons ; ceux qui font avancer. « Oui oui, sans problèmes ». Bien sûr gros malin, qu'est-ce que tu pouvais

répondre d'autre ? En plus, à la vitesse où tu as jeté cette banalité de grand standing, ça tenait plus de ton 'je m'en foutisme' général et bien ancré que de la réflexion torturée.

Et on se dirige vers le fameux bar, un endroit où elle va souvent me dit-elle, tout en séchant ses larmes. Elle veut me prendre le bras et remarque la grosse, que dis-je, l'énorme coupure représentant mon habileté à manier une scie : « Tu t'es fait quoi au bras ? ». « Ça ? Oh, ça c'est rien, un petit bobo de rien du tout ça. Si tu voyais la tête de la scie ». T'as raison, continue de faire le beau. Comme si ce genre de comportement t'avait déjà aidé une seule fois dans le passé. Il suffit qu'elle touche un tout petit peu et tu cries comme une fillette.

On a réussi à s'asseoir sans se faire remarquer, ce qui m'a apporté un plaisir totalement imprévu et pour le moins disproportionné. Et nous y revoilà : l'un en face de l'autre. Et je n'arrivais plus à dire un mot. Elle me regardait, l'air beaucoup moins mal à l'aise que moi.

Gentiment, j'ai cherché un truc à dire, n'importe quoi, mais rien n'est venu. Alors je me suis mis à sourire. À la fois bête et sincère, mon apaisement ne venait de nulle part. Ça pouvait repartir n'importe quand, mais en attendant je souriais toujours, complètement dépassé par ce bonheur insondable. Je ne pensais plus. Je me laissais enfin porter. Et elle n'a rien trouvé de mieux à faire que de me prendre la main. Je l'avoue, j'ai failli paniquer. Mais je me suis contenu. Consciemment contenu. Et alors, en une seconde et un gros flash, j'ai compris. Je revivais tout ce qui s'était passé entre nous depuis cinq jours. J'ai compris dans l'instant que tout ce que j'avais vécu, tout ce que mes pensées noires m'infligeaient avec tant de force, elle l'avait connu aussi, ressenti aussi, et en avait souffert comme moi. Ou presque. Je m'étais donc trompé sur tout. Ou à peu près tout. Peut-être même que je lui plais en fait.

Il a fallu que je me hurle dessus, -intérieurement bien sûr, il ne s'agissait ni de me rétamer dans la seconde, ni de l'effrayer pour de bon-, pour qu'enfin je fonce. Pour de vrai.

Au début, je sentais que j'avais besoin de faire pas mal d'efforts pour oublier la voix qui me pourrit la vie et fout systématiquement mes rêves à terre. Et elle s'est tue. Et tout a naturellement pris. Plénitude et bonheur.

Sans même m'en rendre compte, le bar où l'on discutait était devenu un restaurant où l'on dînait. Pour moi, on n'avait pas bougé le petit doigt. Le restaurant se muta ensuite en rue et je ne me rendais compte de rien. Je ne pensais qu'à elle, un peu à nous. Je commençais au moins à me placer dans cette perspective. Aucunes frustrations ni angoisses à l'horizon.

J'émergeais de ma transe quand je la vis composer le 92B78 que j'avais raté la première fois. Bon dieu, on allait chez elle. Je n'avais rien vu. Elle est très forte pour imposer les choses comme ça. Jamais je n'oserais ramener quelqu'un chez moi sans lui avoir préalablement demandé très explicitement. Encore un truc qu'elle peut faire sans même y penser, là où moi, à force de trop réfléchir, je n'agis pas.

On est donc en bas de chez elle. Ne réalise pas sinon tu vas te mettre à transpirer. Et c'est quoi cet immeuble tiens ? Renseignements pris auprès d'elle, il s'agirait d'une sorte de filiale du parti communiste ou un truc dans le genre. Je m'en foutais mais je sentais un de ces silences pesants, donc j'ai voulu remplir. Je fais toujours ça. Bizarrement moins avec elle.

Le code est bon et la porte s'ouvre. Je ne sais même pas pourquoi j'ai pu envisager la possibilité qu'elle ne s'ouvre pas, ou que le code ne soit mauvais ou que ---. Chut. Calme.

Mercredi 23h44

On s'engouffre à l'intérieur. Un rapide bonsoir au gardien, une très courte altercation de couloir avec une pissuse qui, soit disant, doit récupérer un bouquin depuis très longtemps, « Dans ces foyers, on croise vraiment n'importe qui », me confie Aurore, et on se met à grimper comme des fous les vingt-six marches qui nous séparaient encore de son sanctuaire et qui, j'en étais alors convaincu, m'amenaient vers mon paradis terrestre. Après deux ou trois belles enjambées de jolies marches rouges, main dans la main je tiens à le préciser, nous étions devant sa porte. Juste devant sa porte. La porte de sa chambre: le lieu de ma complète et si vitale émancipation.

L'entrée désormais dévoilée sous mes yeux pleins d'espoir, je découvrais sa ridicule petite chambrette de rien du tout. On pouvait simplement y loger un lit, une table, une chaise et deux petits placards incrustés dans le mur. « Pour tout le monde », me précise-t-elle, avant d'ajouter que de toute façon elle s'en fiche parce qu'elle n'est jamais chez elle. Je ne réponds rien et m'assois sur le lit sans même me débarrasser, mais en gardant ce sourire forcé et gêné qui s'est greffé sur mon visage dès lors qu'elle a commencé à parler de son soi-disant appartement. Ben tiens. Tu n'as encore rien vu. Tu te mets juste à pondre un de tes réflexes de triste bourgeois. Pauvre petit enfant riche.

Elle se débarrasse. Magnifique. Elle me regarde d'une manière que je qualifierai de, comment dire, langoureuse. Oui, exactement. D'une manière langoureuse. Elle se retourne vers moi, non sans avoir délicatement déposé son manteau sur le dos de la chaise, puis me fixe tendrement. Et là, son regard ne tromperait pas le plus paranoïaque et le plus névrosé des types qui ne s'aime pas. Elle s'est rapprochée très lentement, une petite boule rose déposée soigneusement sur chaque coin de ses lèvres. J'ai tout de suite pensé à ces actrices américaines des années trente : blondes et bien coiffées, elles dégagent une classe parfaitement maîtrisée tout en gardant un visage d'enfant. Ça m'a toujours beaucoup impressionné.

On était l'un en face de l'autre. Elle a alors baissé les yeux sur l'une de mes mains et la prise dans les siennes. Et puis elle a relevé la tête vers la ridicule fenêtre. Il s'était mis à pleuvoir très fort, couvrant tous les bruits alentours, mais de toute façon personne ne parlait. Personne n'avait envie de parler. Je regardais son visage, je le scrutais même, centimètres par centimètres, et je ne m'en lassais pas. J'attendais quelque chose. Qu'elle fasse le premier pas. Ou alors moi ? Non, c'est elle qui doit faire le premier pas parce que, tout de même, elle a osé me ramener dans sa chambrette. Et bien que je ne me souviens pas exactement de la manière dont elle a bien pu procéder pour y arriver, je n'ai vraiment pas dû me faire prier.

À l'instant précis où elle a jeté son regard dans le mien, j'ai voulu me lancer, ne plus attendre et prendre ma destinée en main. Tu dis vraiment n'importe quoi. Ta destinée. Non mais vraiment des fois. Enfin bref. Je me suis décidé à me rapprocher en fermant les yeux. Grave erreur. Elle recule et se met à chercher frénétiquement quelque chose dans son sac. Je ne panique pas. Je m'interroge. Juste le temps qu'elle sorte le texte que nous devons répéter. Et puis elle me balance sans même me regarder : « C'est chiant, j'me souviens jamais de la première ligne. Après, ça coule tout seul mais le début, je sais pas, je bloque presque à chaque fois. ». « Comédienne, amateur encore », me rappelais-je soudain. Et elle commence à lire les didascalies en début de page, avant de s'écrier : « Mais non que je suis bête ! C'est toi qui commences ! Ou alors ? ». Elle s'agenouille dans un coin pour lire son texte. Long silence. Je n'étais plus rien. Tout liquéfié par son ton et surtout son total désintéressement vis-à-vis de mes émotions. Elle, elle ne pensait qu'à sa pièce de merde, -oui de merde-, et s'était juste déjà foutue dans son rôle d'amoureuse désespérée. Amateur tu parles ! 'Fallait vraiment être con.

Donc on allait réellement répéter la scène. Une scène d'amour. Bien sûr. Mais pourrait-on s'arrêter deux secondes sur mon triste sort et essayer d'imaginer pire torture ? Non, personne ? Ah le sale petit bourge infecte. Tu mériterais une bonne fessée de ta maman oui.

Bon. Il faut simplement faire le plus semblant possible. Et si j'inverse, si je panique encore une fois, et qu'elle se rend bien compte que je ne suis pas dedans ? Et si elle me foutait dehors ? Respire. Tranquillement. Ça va aller. C'est sans doute moins difficile comme ça. Ne joue pas, et on verra bien ce qui va se passer.

« On doit commencer serrés dans les bras de l'autre », qu'elle me sort sans la moindre pitié. Elle se relève et se rapproche. Pas de problèmes. J'attends que ça depuis le début, d'être serrés l'un contre l'autre. Allez, en piste jeune fille ! Je peux lui caresser le dos maintenant, j'ai le droit. J'ai le droit ? Oui, bien sûr que je l'ai. Je suis devenu un personnage. Hé hé. Le personnage en question est même sans aucun doute plus dingue du personnage d'Aurore que je ne le suis moi-même d'Aurore.

Alors, posément, en se servant de ça comme base, je dois pouvoir tout me permettre. Si elle se rétracte ou paraît ne serait-ce qu'un petit peu choquée, j'ai juste à m'excuser et mettre tout ça sur le compte de l'autre prince plus ou moins charmant de la pièce, à qui rien ni personne ne peut résister, si si, regarde, c'est écrit juste là.

Nous y voilà. Avec ça, elle ne peut plus me rembarrer. Enfin, elle peut me rembarrer mais ce sera à mettre sur le compte du personnage. Mon personnage, et donc un peu moi aussi si l'on prend en compte mes faibles capacités de jeu –une réplique je vous dis-. Mais les conneries, c'est l'autre qui les fera. Je me lance, tant pis pour la casse.

On se serrait l'un l'autre à présent. Un peu maladroitement des deux bords, avec quelques contractions de muscles qui ne voulaient pas dire grand chose, et son texte encore dans la main, juste derrière ma nuque. Et ses yeux en train de lire le texte. On ne disait rien, on attendait. Enfin quand je dis 'on', c'est moi. J'attendais. Comme un con pour être précis. Dehors, la pluie cessait. Elle ne lisait plus à présent, elle regardait dans le vide. Et quand on se blottissait toujours comme ça, presque l'un dans l'autre, j'étais convaincu qu'il se passait quelque chose : ou plutôt, que quelque chose passait. Pas de parano ni de signaux mal interprétés, j'étais sûr de moi. Comme jamais auparavant. On ne jouait plus. Et même si je pensais ne plus avoir ce droit magique que me conférait la panoplie du rôle, je ne paniquais pas. Au contraire, ça me confortait.

C'est alors que, pendant que j'étais perdu en moi à penser à tout ça, son regard a quitté le vide, ses yeux se sont mis à brûler ma bouche et puis, délicatement, elle m'a embrassé. Je ne touchais plus le sol. J'étais complètement paralysé. J'attendais ça depuis la seconde où je l'avais vue, je pensais dès lors ne pas avoir perdu le moindre élément qui aurait pu l'amener à faire ça, mais ma prudence née de mes désillusions ne m'avaient pas habitué à ce genre de soubresaut de la vie. Aussi rapidement je veux dire. Il a dû se passer quelque chose en elle. La tête sur mon épaule, au début elle lit le texte et puis, et puis elle fixe le vide. Le texte ! Elle devait lire le texte. Merde. Il se passe quoi dans le texte ? Elle doit être dans la scène c'est pour ça. Mais non, impossible. Si, si. Non non non, la pièce elle commence par quoi ? Elle commence par un dialogue ? Personne ne commencerait une pièce avec un baiser ?! Oui mais c'est juste une scène et, et fini. Ses lèvres s'écartent, leur chaleur m'abandonne, et je pensais à toutes ces conneries au lieu d'y prendre un peu de plaisir. Elle me regardait encore, droit dans les yeux. Apparemment, elle adore faire ça.

Bon. Dis quelque chose maintenant. N'importe quoi, dis un truc. Mais tu vas dire un truc bon sang ?! « Je me souviens pas non plus du début ». Ouvre les yeux. Bravo. Vraiment. Impeccable rhétorique. Ça fait cinq minutes que tu n'as rien dit et tu pouds une connerie pareille. « Et bien on s'enlace, je t'embrasse, et après tu commences ta longue tirade sur ton départ forcé », qu'elle me répond alors, sereine. J'étais plombé. C'était comme traverser plusieurs planchers en bois, les uns après les autres. Ça avait commencé quand je l'avais rencontrée, et là j'arrivais sur le sol. En béton. Tout était fichu pour moi, mais au moins c'était clair. Quelque part, une petite pointe de soulagement a semblé parcourir mon corps.

En fait, c'était plus simple qu'il n'y paraissait. Tout ce que j'avais à faire, c'était suivre mot pour mot le texte sans penser au reste. Juste arrêter de penser à elle, sa beauté, mes sentiments qui ne cessaient de croître, tous les deux seuls dans sa chambrette. Tout simplement.

Ça ne semblait pas si compliqué. Bien répéter cette scène, et puis après on verra. Mais non. Après, rien du tout. Tu ne comptes sur rien et tu oublies ton 'après'. Tu es ici pour travailler. Et même si c'est encore elle qui en a décidé ainsi, tu ne peux que te soumettre à son bon vouloir et respecter sa volonté. Ou, pour le cas présent, son manque de désir à ton égard.

Je devais sagement encaisser avant de vraiment perdre la tête. Il fallait oublier les interprétations diverses. On s'est enlacés, elle m'a embrassé ; je n'ai absolument rien savouré mais ça n'a pas vraiment d'importance.

Elle doit s'en foutre pas mal de toute façon, si tant est qu'elle s'en souviennne.

Et maintenant ma tirade. Ma tirade. C'est quoi ma tirade ? Si je m'en vais lui demander, je passe pour un amateur. Tu es un amateur. Elle n'a pas à le savoir. Je suis censé avoir travaillé juste ce qu'il fallait. Je ne l'avais pas fait donc ça devait merder. J'improvise ? Non. Je ne peux même pas me lancer. Je me perdrais rapidement et elle le remarquerait, et elle me ficherait dehors. Qu'est-ce que je vais faire ?! Tu fais comme elle ! Tu jettes des coups d'œil sur ton texte. Et merde, où est-ce que j'ai foutu mon texte ? Mais putain. Dans ta poche arrière.

« Toi aussi tu dois sortir ton texte ? Ça va pas être simple cette histoire ». Je ne tiens pas à argumenter sur ce point. Grillé. D'un autre côté, je ne vois pas bien comment j'aurais pu être discret au point qu'elle ne remarque pas, alors qu'elle est plantée en face de moi, que je suis bel et bien en train de lire et pas de jouer. « Un simple coup d'œil. C'est vrai, t'avais raison, faut juste relire la première phrase et après, ça part tout seul ». Quand on a préalablement travaillé. Mais ç'aurait pu être un sauvetage beaucoup plus médiocre. « Donc je vais simplement revoir un peu tout ça hein, et puis ça va partir. » Tu parles. Tu ne pourras jamais mémoriser tout ce paragraphe en deux minutes.

Et à cet instant précis, cette conjoncture temporelle parfaite, tu réalises quelque chose qui aurait dû te sauter aux yeux depuis fort longtemps déjà, vil animal cupide, chasseur sans avenir. Quelque chose qu'il te fallait comprendre bien avant d'être bloqué dans une situation aussi désespérante : tu t'es tellement focalisé sur elle que tu as complètement perdu de vue la répétition de la scène. Une réplique. C'est ce que tu es supposé être. Mais non, toi, il a fallu que tu te dises : « Oui, celle-là, c'est la bonne » Accessoirement la première mais « Je suis sûr que c'est elle. » Tout un bon gros tas de conneries en fait. Et maintenant, tu ne peux plus rien réparer. Ça va te tomber dessus dans quelques instants et tu ne peux plus rien y faire. Tu te voudrais improvisateur de génie que tu n'aurais pas pu choisir meilleure opportunité pour faire tes preuves. Créer ta chance. Ou alors subir ta perte. Et c'est toi qui choisis.

Va t'en. Non. Non, tu restes. Et tu affrontes. Même si, et de la plus triste des façons, tu t'es piégé sans l'aide de personne. Plus aucun moyen de s'en sortir avec les honneurs. Enfin si : tu lui dis tout. Tout ce que tu ressens, là, tout de suite. Pour lui faire simplement remarquer que c'est quand même curieux, si on prend le temps d'y réfléchir, de se retrouver à répéter une scène d'amour dans sa chambrette. Ou alors tu forces l'aspect romantique : deux jeunes gens passionnés de théâtre, seuls dans une mignonne petite chambre située au cœur de Paris, la ville des amoureux, répétant tendrement une magnifique scène d'amour, un départ, deux êtres que rien ne devrait séparer mais qui, par la force du destin, doivent se quitter à jamais. Grandiose.

Mais tu ne feras rien. Tu ne pourras jamais dire tout ça. Tu ne pourras jamais balancer la première version parce que tu n'as toujours pas réussi à assumer la moindre vérité objective te concernant. La seconde, parce que dans le genre passionné de théâtre, le type qui se pointe la queue entre les jambes sans connaître une miette de son texte ne transpire pas la motivation. Alors ne parlons pas de passion pour toi, l'affront te clouerait au tapis.

En même temps, tu n'as plus le choix. Tout ce que tu peux encore faire, c'est oublier la pièce, oublier le jeu et le théâtre et essayer de lui montrer d'une manière à la fois subtile et décente que toi, tu es ici uniquement pour elle. Et qu'à la rigueur, le théâtre tu t'en ficherais presque.

Après, tu rajoutes que, même en ayant réellement travaillé sur ce texte, le fait de s'être enlacés d'abord, embrassés ensuite, t'a conduit à un stade émotionnel que tu n'aurais jamais pensé atteindre un jour. Que tout ça t'a un peu fait disjoncter et que, en conséquence, tu n'es plus fichu d'aligner trois mots devant elle. À cause d'elle et de son emprise sur toi. Ensuite, c'est à double tranchant : ou elle se sent flattée d'être la cause de temps de perturbations, ou alors elle se rend vite compte que je n'assume vraiment rien et me renvoie dans la figure que je dois toujours trouver quelqu'un ou quelque chose pour éviter de m'incomber la moindre faute.

Quel étrange petit plan. Elle t'enverrait faire une analyse que ça te ferait plaisir. Bon, allons-y, je n'ai pas vraiment le choix de toute façon.

Je me mets à raconter tout ça le plus simplement possible, gentiment, sûr de moi aussi, ça me paraissait indispensable, presque sincère aussi, grande nouveauté imprévue. Et puis j'ai attendu de voir ce que ça allait donner.

Ça a pris tout seul. J'en revenais pas. Ben merde, elle a l'air flattée maintenant, presque contente. Elle est très égocentrique je pense. C'est pas grave, continue, tu ne dois surtout pas t'arrêter. C'est pas vrai ? Aucune importance. Ça marche pour de bon ; ce ridicule stratagème répété dans ma tête il n'y a pas plus de deux minutes et, et on s'embrasse de nouveau. Mais c'est pas possible, je suis en train d'halluciner. Non. Non non non, je suis en train de vivre. Car oui, oh oui, on s'embrasse sur son lit à présent. Et nos textes sont à l'autre bout de la pièce, donc pas le moindre risque de méprise ou de malentendu dévastateurs. Alors arrête de penser bêtement à ce que tu es en train de faire, ou pas d'ailleurs, et mets toi un temps soit peu dedans. Enfin, concentre toi. Allez, concentre toi ! Pas trop non plus.

Jeudi 2h47

Ça redevenait enfin un petit peu magique, y compris dans ma tête. J'ai arrêté de me stresser pour rien, et elle a délicatement commencé à mener cette magnifique danse. Je ne sentais que trop bien mon corps et ses caresses me faisaient oublier tout le reste.

Un incident survint néanmoins. Elle me caressait donc, habilement, c'était nouveau mais terriblement agréable, d'où ma grande surprise. On n'était pas encore complètement nus mais sa jupe avait déjà valsé à l'autre bout de la chambrette, et j'avais mystérieusement perdu mon polo. Mais je ne bandais toujours pas. Pourtant j'insiste : tout allait pour le mieux sur le pire des lits, -je suis obligé d'en convenir, une seule place et un matelas mou-, une certaine frénésie sexuelle – cette association est odieuse, mais c'est pas vrai, je panique de nouveau - s'emparant de nous. Mais je ne bandais pas. Elle contrôlait tout, ça ne me dérangeait pas, ça m'arrangeait même, vu mon inexpérience dans ce domaine, et finit par s'en apercevoir. Quand même. Elle roule alors sur le peu de lit qui restait à ma gauche, me regarde avec un visage dénué de la moindre expression, très dur à cerner, encore plus à interpréter positivement – non, ne pars pas sur ce terrain - puis me sort platement : « Bah qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que t'en pouvais plus de moi ? ». Piqué. Dans l'infime partie de fierté qui me restait. Mais je me reprends. « Écoute : c'est pas facile mais 'faut que je te dise un truc. Voilà, heu, pour moi c'est --- ». Bon, tu la craches ta valda : « Pour moi c'est la première fois. ». Belle reprise. Elle ne dit rien et me fixe, toujours sans expression. « C'est la toute première fois ». Blam ! Tu ne pouvais pas moins bien le dire. Elle sourit. « C'est mignon », qu'elle me balance très finement. Ouf. Là, j'étais sur un tout petit fil qui devait casser d'un moment à l'autre, et je me retrouve sur le matelas tout mou. Ça va aller. Si elle comprend ça, je vais peut-être réussir à me décoincer un peu. « C'est comme un service que je te rends finalement ». Re-blam ! Hein ? De quoi ? « Euh. Ouais. Merci ». Mais c'est pas vrai, t'es vraiment débile ? Pourquoi t'as répondu ça ? T'es malade, complètement malade. Maintenant, elle va t'envoyer pour de bon la grosse enclume : « Donc une seule fois et c'est tout. T'es d'accord avec ça parce que sinon, 'faudrait mieux rien faire. » Et voilà. En même temps, tu l'as cherché. « Non non, ça me va très bien. C'est parfait pour moi aussi tu sais. Merci encore. ». Tais-toi. Une bonne fois pour toutes. Je ne sais pas, coupe toi la langue ou arrache toi la bouche mais tais toi. Arrête de penser aussi, il semblerait que ça t'amène une pression des plus désagréables. Tout va mieux se passer maintenant qu'elle est au fait de ton pucelage. Tu prends ce qu'il y a prendre et tu oublies le reste. Tu te laisses gentiment faire, tu profites. Et puis tu mets de côté les initiatives foireuses, ça te troublerait. Déjà qu'on ne parle plus et qu'elle regarde dans le vide.

Il fallait bien que j'agisse au moins une fois, pas très habilement bien sûr : « Ça va aller tu penses ? », juste pour me rabaisser encore un peu plus. « Mouais. Moi je connais tu sais . ». Et motivée en plus. Assez en tout cas pour se rapprocher de moi doucement. Il n'était apparemment plus question de parler, place au langage des corps. Enfin je crois. Je pensais

réussir à me mettre mentalement dedans mais je ne stoppais pas mes éternelles angoisses. Et aucune chance d'en profiter dans ces conditions. Le serpent s'était bien dressé, plus de problèmes de ce côté là, elle était rudement douée. À peine sa langue avait frôlé mon gland que c'était parti. Je me souviens même avoir eu peur que ça parte pour de bon. Mais dans ma tête, c'était le chaos et la panique. Je réagissais physiquement, c'était déjà un miracle. Par contre, je ne parvenais pas à y prendre la plus petite goutte de plaisir. Et je me surprends encore en train de penser que je considère le plaisir comme un liquide qui distillerait par petites doses le plaisir. Des doses maintenant. Et c'est encore dans un moment important pour mon développement futur que je pensais à ça, alors que je devais embrasser tendrement et faire l'amour à cet ange qui me bouleversait depuis des jours. Mais qu'est-ce que j'ai bon sang ?

C'était elle qui m'embrassait, elle qui bougeait son corps et faisait suivre le mien, elle qui changeait de position assez régulièrement, presque mécaniquement, et moi qui subissais tout sans y prendre de plaisir du tout. Du tout. Ce que c'est pathétique. Cette idée m'obsédait, et m'obsède toujours. Je ne pense pas que le temps m'aide en quoi que ce soit d'ailleurs, bien au contraire. Le recul et le temps sont les ennemis de ma déplorable sexualité. Pourtant, et je me dois de lui rendre hommage sur ce point, elle m'a offert un large éventail des possibilités bestiales, ainsi qu'une vraie révélation sur la souplesse des corps, en particulier du mien. Mais pas sur le plaisir. Elle, quelques gémissements par-ci par-là, encore que je suis encore aujourd'hui convaincu qu'elle simulait pour me stimuler. Écœurant. Mais je ne pouvais pas lui en vouloir. Et je me sentais à nouveau comme un gros lourdaud. Un phoque. Ou un éléphant de mer. Une grosse bête de ce genre, exactement dans ce genre.

À un moment, ça s'est calmé. On a bientôt eu fini de s'agiter n'importe comment, et on a essayé de s'allonger tranquillement sur ce maudit lit. Les meilleures choses ont une fin, et même si ce n'était guère meilleur qu'une tartine de beurre au réveil, ça s'est fini comme le reste. Juste un peu plus bêtement. Ou alors simplement bâclé. Évidemment je n'avais pas réussi à jouir. Et je n'osais pas essayer de la questionner sur sa satisfaction sexuelle : ç'aurait réellement pu me démolir définitivement. Mais je n'ai pas eu besoin d'y remédier pour me faire exécuter en beauté car, bien qu'étant convaincu d'avoir obtenu un repos mérité tant sur le plan physique que moral, -même sans plaisir ni jouissance, j'étais épuisé-, je reçus en pleine figure la dernière brique qu'elle m'avait gardée, sans aucun doute pour m'achever. Très facilement en plus.

Elle m'a juste dit qu'elle bossait tôt et que, j'avais dû m'en rendre compte, le lit était vraiment minuscule ; donc pour une nuit de repos régénérateur de mes fesses, il fallait mieux pour nous deux que je parte. En clair, elle me virait de chez elle. À cinq heures du matin. Et quand je lui ai gentiment fait remarquer qu'il y avait soudainement ici comme une injuste méprise, elle a eu l'horrible culot de me balancer cette connerie de : « Ben oui il est cinq heures, mais Paris s'éveille à cinq heures. ». J'étais sur le cul. Mais comme d'habitude, je ne bronche pas. Alors je dis juste : « Oui oui. Pas de problèmes, je comprends. », et je me prépare à partir. Malheureux dans ma chair et perdu dans ma tête de type qui se laisse tout le temps faire.

Je suis debout au milieu de la chambre en train de me rhabiller. Elle me regarde, à moitié couchée dans le lit, avec son air de 'j'attends que tu partes avant de m'endormir alors dépêche un peu s'il te plaît'. On se dit qu'on va se revoir, c'est presque forcé étant donné qu'il reste tout à faire pour la scène, et puis elle rajoute qu'on se reverra uniquement pour bosser, « Comme on a convenu hein », et que je ne devais plus jamais la faire chier avec cette nuit. Pour le coup, j'ai appris que je l'avais faite chier cette nuit. Touchant.

Ensuite, elle a bien insisté sur deux choses qui, même si très différentes l'une de l'autre, m'ont écœuré toutes les deux pour de bon : la première, c'était qu'il fallait que je me rende bien compte qu'elle m'avait rendu un énorme service, même si dans ma tête j'imaginai davantage à présent le terme 'sévisse'. Je ne répondis rien mais commençais à virer au blanc. La seconde était de ne surtout pas oublier de payer en quittant l'immeuble. Je devais

comprendre que j'avais été vu avec elle et que ça risquait de jaser. Il allait donc de soi, dans le but d'atténuer la lourdeur des remarques à venir de tous ses petits colocataires, que je paie la nuit. Sans avoir eu le privilège de la terminer dans les bras de ce con de Morphée. Normal. Je proteste, à peine car rien n'y fera, elle n'avait pas d'autre choix que de me demander cela et fin de la discussion car elle est très fatiguée. « C'est comme ça, un point c'est tout », qu'elle me jette en élevant la voix. Moi, toujours pas assez confiant pour la rembarrer, elle qui avait parfaitement su gérer son coup. Et je sors la tête basse sans même claquer la porte, en me disant que tout cela allait réellement me hanter très longtemps.

En descendant ces saloperies de vingt-six marches – c'est à ce moment que je les ai comptées -, je ne pensais plus. À rien. Ça bouillonnait tellement, toute une masse de conneries, tellement grosses qu'aucune n'arrivait vraiment à émerger et à s'imposer comme la dominante. Juste un gros tas de conneries. Encore. Je titubais gentiment. Comme ivre mais sans alcool, je me tenais à la rambarde poisseuse de l'escalier, mon corps ne réagissant plus à rien. Quelque chose s'était brisé en moi. Arrivé en bas, je fus arraché plus ou moins violemment à ma léthargie par le gardien qui s'était mis à tapoter sa vitre. À sa tête engluée, je constatais que je l'avais réveillé et qu'il n'aime pas beaucoup ça. Pour une fois, je m'en contrefichais. Mais quand ce gros mufle, armé de son incompetence, se mit à frotter l'un contre l'autre l'index et le pouce de sa main gauche, le petit discours d'Aurore remonta comme une poussée de vomi, mais vers les oreilles. Je restai pantois, complètement bloqué dans ce misérable hall. C'est le moment qu'a choisi ce débonnaire vicieux pour ouvrir la vitre de sa cabine pourrie, poser calmement ses mains derrière son crâne dégarni, et relever les pieds pour les poser sur le comptoir, soit à quelques centimètres seulement de mon visage, avant de me balancer avec un large sourire : « Et sept euros pour le gardien. ».

Un peu plus tard

J'y repense maintenant. Ça doit faire une dizaine d'heures que j'ai quitté ce démon, et en allant raconter ce gentil bordel émotionnel à mon pote après seulement deux ou trois heures de sommeil très dur à trouver, je me dis que je me suis vraiment planté. Que je me planterai toujours. Parce que ce genre d'expérience, on a beau se dire que ça va nous former, ça ne fait que nous briser. Chaque fois un peu plus. Et je sais très bien qu'un jour, je casserai pour de bon.

J'ai appris plus tard que son casting de merde où je devais répliquer, il aurait bien lieu mais à mes frais. Elle, elle dormait chez un ami qui ne pouvait pas m'héberger pour diverses raisons. Vraiment plus étonnant. Ça avait au moins eu le mérite de me donner envie de sourire, de part le caractère dorénavant prévisible de ce sombre personnage.

Alors j'ai simplement souri. Enfin.